Fascination : trouble vampire (French Edition)

Rossi, Anne

VISIT…

LANZAROTE Caliente.com

FASCINATION

TROUBLE VAMPIRE



Par l'auteur de la série à succès

EN PLEIN CŒUR

ANNE ROSSI



Fascination : trouble vampire

Anne Rossi

Nathan est un chanteur au sommet de sa gloire, mais le bonheur lui échappe. Incapable d'éprouver de véritables émotions depuis une dépression qui l'a fauché en pleine ascension, il oscille entre son attirance pour Sandy, sa manager, et le souvenir de Mallaury, un jeune vampire rencontré des années plus tôt.

Quand Mallaury refait son apparition dans sa vie, Nathan pense d'abord qu'il lui ramène la magie perdue. Mais très vite, le comportement du vampire devient suspect. Que fait-il avec Sandy ? De quoi se nourrit-il, si ce n'est de sang humain ? Alors que son nouvel assistant remporte tous les suffrages, Nathan a l'impression d'évoluer dans un mauvais rêve...

Fascination : trouble vampire
par Anne Rossi

© Anne Rossi, 2015, pour le texte
© Reines-Beaux, 2015, pour la présente édition
© Nuance Web, 2015, pour l'illustration de couverture
© Rimglow | Dreamstime.com - Cherry Photo

Collection Violette : CV-2015-002

Suivi éditorial par Hayden Faley

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages, lieux et évènements décrits dans ce récit proviennent de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes, des lieux ou des évènements existants ou ayant existé est entièrement fortuite.

Tous droits réservés. Cette œuvre ne peut être reproduite, de quelque manière que ce soit, partiellement ou dans sa totalité, sans l'accord écrit de la maison d'édition, à l'exception d'extraits et citations dans le cadre d'articles de critique.

Avertissement sur le contenu : cette œuvre dépeint des scènes d'intimité entre deux hommes et un langage adulte. Elle vise donc un public averti et ne convient pas aux mineurs. La maison d'édition décline toute responsabilité pour le cas où vos fichiers seraient lus par un public trop jeune.

ISBN : 978-2-39006-042-0

Dépôt légal : juin 2015

Édité en Belgique

info@reines-beaux.com

Anne Rossi

Fascination : trouble vampire



www.reines-beaux.com

À la fée des bijoux, au mouton fantôme et à tous les amateurs de vampires atypiques et de relations tordues.

Fascination

— Ne bougez plus !

Je prends la pause. Dans le miroir, derrière les photographes, mon reflet me rend un regard hautain. Ma main gauche repose sur un crâne, l'autre tient un verre dans lequel scintille un liquide aux reflets rubis. S'ils m'avaient demandé mon avis, je leur aurais dit que le sang n'a pas cette transparence, qu'il adhère aux parois du verre en y laissant des traînées couleur rouille, qu'au bout de quelques instants sa surface fige et se caille. Mais comme d'habitude, je n'ai pas voix au chapitre. La grande ordonnatrice, c'est Sandy, ma manager. Lorsqu'elle parle, on se tait. Moi y compris.

Une maquilleuse s'approche, rajoute une touche de poudre sur mon visage, ébouriffe soigneusement mes cheveux. J'ai l'air d'un vampire d'opérette. J'ignore où ils ont trouvé ce fauteuil, mais entre le revêtement de cuir violine et le démon ailé sculpté dans le dossier, il paraît droit sorti d'un film de série B. Quant aux chauves-souris empaillées, ça se passe de commentaire.

D'après Sandy, les vampires sont à la mode. Il faut surfer sur la tendance. Je ne demande qu'à la croire. Sandy a cette exaspérante manie de toujours avoir raison. Sans elle, Vampire Kiss, mon groupe de musique, n'aurait pas connu le succès qui a été le nôtre dès le lycée, succès non démenti depuis plus de dix ans. Alors quand elle m'a dit « toi en vampire sur la pochette du prochain album », je n'ai pas discuté. Même si le mot « vampire » m'évoque des souvenirs troubles.

— On retouchera numériquement les yeux, commente le photographe. Vous voulez du doré, c'est ça ?

Je me retiens de ricaner. Ils ont trop regardé le dernier film à succès. Les vampires n'ont jamais eu les yeux dorés. Ils sont simplement très clairs avec des reflets rouges, comme ceux des albinos. Défaut de pigmentation, ça fait tout de suite moins glamour.

— Plus haut le verre !

Je me retiens pour ne pas le leur envoyer à la figure. Ce que je peux détester ces séances photo ! Mon métier, à moi, c'est chanter. Pas jouer les vampires d'opérette pour une mise en scène aussi ridicule. Pourquoi mes comparses ont-ils été dispensés de l'épreuve, eux ? J'étouffe sous l'épaisse couche de maquillage. Ma peau a l'air luisante, grasse, à mille lieues de l'épiderme velouté des vampires. C'est comme comparer la neige à des gants en latex.

— Tu es magnifique ! crie Sandy comme si elle avait senti mes doutes.

Elle m'adresse un grand sourire par-dessus l'épaule du photographe. C'est pour elle que je trouve la force de lever la main qui tient le verre, d'adopter l'air impérieux d'un prince vampire. Sandy est la femme de ma vie ;

elle est aussi la seule avec qui je n’ai jamais couché. Elle prétend que cela gâcherait tout entre nous. Peut-être a-t-elle raison. D'après les psychologues qu'elle m'oblige à consulter régulièrement, je suis émotionnellement instable. Pas complètement barge, mais pas tout à fait normal non plus. Et alors ? Je suis une rockstar, ne l'oublions pas ! Si je ne peux pas me permettre quelques excentricités… L'ennui, c'est que je ne suis capable de m’attacher à personne. Même pas aux membres de mon groupe, que je connais pourtant depuis le lycée et avec qui j'ai passé plus d'heures qu'avec n'importe laquelle de mes petites amies. Ils pourraient démissionner demain que ça ne me ferait ni chaud ni froid. Sandy constitue une exception. La première depuis le vampire, il y a maintenant huit ans de cela. Une boule monte dans ma gorge, je m’interdis d’y penser. Cet épisode appartient au passé et j'entends bien l'oublier complètement, au risque de devenir vraiment cinglé. Courage, la mascarade sera bientôt terminée. J'ai hâte de rentrer chez moi pour boire à en effacer tout le reste.

*

Je crache dans la soupe, sans doute. Notre batteur, Tony, me répète souvent que des milliers de gens aimeraient se trouver à ma place. Il ne supporte pas mes sautes d’humeur, ne comprend pas ce qu'il appelle mes « caprices de star ». Sans Sandy et ses talents de diplomate, nous ne pourrions jamais travailler ensemble. C’est vrai, j’ai tout ce qu’on peut désirer. La beauté, le talent, la gloire et l’argent. L’amour ? Des centaines de groupies à mes pieds. Une fille différente après chaque concert, parfois deux ou trois. Et Sandy pour veiller sur mon âme. Alors ? Alors rien. Le vide absolu. « Que ressentez-vous ? » me demandent systématiquement les psychologues. Rien du tout. Je ne suis pas dépressif. Ni la psychothérapie ni les médicaments n'ont jamais eu le moindre effet sur moi. La vie me glisse dessus comme l'eau sur les plumes d'un canard. Parfois, c'est confortable. D'autres fois, complètement flippant.

*

Enfin le photographe se déclare satisfait. Je m’empresse de me défaire de la veste noire dans laquelle je me trouvais engoncé pour retrouver mon T-shirt délavé favori. Tant pis pour le démaquillage, ça attendra que je sois rentré. Je repousse mes cheveux sous une casquette, je chausse des lunettes de soleil et je tire un foulard sur mon menton, la classique panoplie anti-paparazzi. Sandy s’approche, pose une main sur mon bras.

— Ça va ?

Je lui assure que oui, elle ne me croit pas, mais elle fait semblant, c’est un jeu bien rôdé entre nous. Parfois, je me demande, si j’avalais un peu trop de petites pilules multicolores que me prescrivent les médecins, regretterait-elle l’ami ou la perte de celui qui lui a rapporté tant d’argent ? Mais je suis mesquin, Sandy ne réfléchit pas comme ça. Elle s'est toujours montrée la plus fidèle amie dont on puisse rêver, même si son côté « manager de première classe » me porte parfois sur le système nerveux. D’ailleurs, elle m'interdit de toucher aux autres pilules, celles qui sont censées vous faire *ressentir* quelque chose, juste pour voir. Dommage.

Le taxi me dépose devant chez moi. Soulagement, la place est dégagée. Pas de fans énamourées, pas de paparazzi en embuscade. Pas même un voisin devant les boîtes aux lettres. Je monte à mon appartement à pied (les ascenseurs me rendent claustrophobe) sans croiser âme qui vive. L'odeur de propre qui me prend aux narines sitôt la porte ouverte m'arrache une grimace. J'ai beau savoir que la femme de ménage est un mal nécessaire (je suis incapable ne serait-ce que de ranger une chaussette), je déteste qu'une inconnue fouille dans mes affaires quand je ne suis pas là. Elle a laissé une corbeille de fruits frais sur la table de la salle. Sally ne désespère pas de m’arracher au régime pizza / glaces. Je n’y accorde qu’un regard distrait jusqu’au moment où je remarque les cerises. Des cerises ? Ce n'est pourtant pas la saison ! Et puis, tout le monde sait que je déteste les cerises. Du moins, c'est ce que je prétends.

Je m’approche de la panière comme si elle contenait un serpent venimeux. Les cerises me narguent dans leur robe rouge sombre. Côté drogue, c'est pire que les petites pilules. La porte ouverte vers un passé qu'aucun psychologue n'a pu me forcer à explorer. J'en effleure une de l’index. Jeter le panier par la fenêtre et attraper une bouteille à la place : c'est ce que je devrais faire, mais le fruit est déjà sur mes lèvres comme un baiser. Je le lèche du bout de la langue avant d'y enfoncer mes dents. La peau tendue éclate, libérant le jus sucré en même temps que les souvenirs. Je manque m'étrangler avec le noyau ; une traînée sanglante vient maculer mon menton. Sans prendre la peine de l'essuyer, le goût du fruit encore dans la bouche, je me rue dans ma chambre, et ouvre le tiroir dans lequel je range mes sous-vêtements. L'enveloppe de papier kraft, sans adresse ni signe distinctif, est planquée tout

au fond. Personne à part moi n’en connaît le contenu, pas même Sandy. C’est le seul secret que j’aie jamais eu pour elle.

Ma main tremble un peu tandis que j’en sors plusieurs feuilles de dessins. Le trait est un peu maladroit, mais déjà remarquable pour celui d’un enfant de dix ans. Sur le premier, un petit garçon monté sur les épaules d’un jeune homme tend ses mains vers les cerises qui pendent de l’arbre sous lequel ils se trouvent. « Plus haut, Nathan ! » dit la légende. Ces trois mots suffisent à me replonger dans le passé.

*

J’avais vingt ans, un succès naissant et une dépression bien installée. Le groupe avait pris un break, histoire de « préparer le nouvel album » et, accessoirement, de me permettre de remonter la pente. Selon Sandy, un séjour dans une de ces cliniques de luxe spécialisées dans l'accueil des célébrités ne me serait d’aucun profit. « Ce qu’il te faut, c’est le bon air de la campagne », avait-elle affirmé d’un ton péremptoire avant de m’expédier au fin fond de l’Auvergne chez ses grands-parents.

La première semaine, j’ai cru périr d’ennui. Monsieur et Madame Laniray étaient certes adorables, tout le contraire de leur petite-fille, mais ils passaient des heures à regarder le sport à la télévision, ce qui ne constituait pas une activité intellectuelle hautement stimulante. Il n’y avait rien, ni connexion Internet, ni commerces, ni cinéma. Que des champs à perte de vue et des vaches. L’enfant de la ville que j’étais se retrouvait complètement désorienté, sans repères, sans rien à quoi se raccrocher, désœuvré. Comment Sandy avait-elle pu s'imaginer une seule seconde que mon état allait s'améliorer, ici ? Au contraire, j'ai sombré de plusieurs degrés supplémentaires dans la dépression.

La seconde semaine, j’ai fait la connaissance de Mallaury et tout a changé. En ce soir de mai, la nuit tombait déjà et je n’en pouvais plus des résultats du championnat de handball. J’ai annoncé que je sortais faire un tour ; mes hôtes n’ont pas bronché. Tant que la télé restait allumée, le monde aurait pu s’effondrer autour d’eux que ça ne les aurait pas plus perturbés que ça. Le chien allongé près de la porte m'a vaguement montré les dents au passage. Pour une raison que j'ignorais, il me détestait et je le lui rendais bien.

J’ai suivi un sentier, au hasard. Tout se ressemblait à mes yeux et pour être sincère, à ce moment-là, si j'étais tombé sur un tueur en série décidé à me faire la peau, je l'aurais laissé faire. Cent mètres plus loin, je suis arrivé devant une barrière vermoulue. De l'autre côté, un verger plongeait peu à peu dans l'ombre. Certains arbres fleurissaient encore, d'autres portaient déjà des fruits. La vue des cerises rouges, rondes et luisantes dans le crépuscule, m'a fait saliver. Pour la première fois depuis des semaines, j'avais faim. Je ne me suis pas demandé à qui appartenait le verger ou si j'en avais le droit. J'ai simplement sauté la barrière pour aller me servir. Alors que je refermais mes doigts sur la première cerise, une voix m'a fait sursauter :

— Dis monsieur, tu peux m’aider à descendre ?

J’ai levé les yeux vers les branches du cerisier. Dans l’obscurité naissante, difficile de distinguer quoi que ce soit. Un rire léger est parvenu jusqu'à moi. Plissant les yeux, j’ai distingué la silhouette d’un gamin, plaqué contre une branche pas plus épaisse que mon avant-bras, qui oscillait à chacun de ses mouvements. Il n'avait pas l'air traumatisé, cela dit. Moins nerveux que moi, en tout cas. J'ai lancé :

— Bouge pas.

Heureusement, des échelles traînaient dans le verger. J’en ai appuyé une contre la branche maîtresse. L'ensemble a tangué quand je suis monté. Je me suis figé avant de me tourner vers le gamin.

— Viens.

Pas moyen que je monte le chercher. Au lieu d'utiliser l'échelle, il s’est laissé chuter sur mon dos ; j’ai bien cru qu’il allait m’entraîner avec lui. J’ai réussi à reprendre mon équilibre en même temps que mon souffle.

— Tu es malade !

— Non, c'est toi, a-t-il répondu sans se troubler.

Je l’ai descendu en mode koala, ses jambes autour de ma taille, ses bras autour de mon cou. Son souffle me chatouillait l’oreille. Ça me faisait bizarre, à moi qui n’avais pas eu de frères et sœurs, ni d’enfants dans mon entourage. J’ai déposé mon fardeau dans l’herbe sans trop de précautions, encore sous le choc. Il a roulé sur lui-même, agile comme un chat, puis s'est redressé et m’a souri en cachant sa bouche de sa main. Sans doute portait-il l’un de ces appareils dentaires qui avaient pourri mes années de collège.

— Comment tu t’appelles ? ai-je demandé un peu sèchement.

— Mallaury.

— Et qu’est-ce que tu faisais dans un arbre à cette heure ?

— Je sors toujours la nuit !

À ces paroles il s’est mordu la lèvre comme s’il regrettait d’en avoir trop dit. Il n’avait pas d’appareil, mais des canines légèrement proéminentes, de quoi coller des complexes à un gamin.

— Tes parents savent que tu es là ?

Il devait avoir une dizaine d'années, dans le genre gringalet. Un fugueur ? En ville, j'aurais parié là-dessus, mais dans ce coin perdu, les règles étaient peut-être différentes.

— Bien sûr que mes parents savent où je suis, a répondu Mallaury avec une pointe d'exaspération. Mais ils m'interdisent de parler aux gens, alors si on te demande, tu ne m'as pas vu.

Cette histoire devenait de plus en plus louche. Si j'avais été dans mon état normal, j'aurais sans doute cherché à creuser davantage. Mais la dépression émoussait ma volonté, voilait mes émotions. J'ai haussé les épaules. Après tout, ce n'étaient pas mes oignons.

— Bon.

— Je m’ennuie en fait, a expliqué Mallaury. C’est pas drôle d’être toujours tout seul.

— Toujours ? Même à l’école ?

— Je vais pas à l’école.

Il m’a regardé d’un air de défi avant d’ajouter comme s’il récitait une leçon apprise par cœur :

— J’ai une maladie de peau qui fait que je ne supporte pas le soleil alors je suis des cours à domicile.

À domicile dans un coin pareil, ça ressemblait à un tombeau. Par association d'idées, j'ai lancé en guise de plaisanterie :

— Alors tu es un vampire ?

Une expression affolée a traversé son visage. Il a bondi sur ses pieds.

— Comment tu sais !? Tu es un chasseur, c'est ça ?

Je suppose qu'à ma place, n'importe quel adulte sensé aurait pensé qu'il jouait la comédie. Moi, je l'ai cru. Sans doute parce que je suis fêlé. Peut-être parce que j'en avais envie, aussi. J'ai toujours trouvé que le monde serait bien plus intéressant s'il s'y promenait des sorciers, des fées, des loups-garous et des vampires. Je pouvais bien commencer par les vampires. J'ai posé mon index sur ma bouche.

— Je ne suis pas un chasseur. Tu n'as rien à craindre de moi.

— Mais comment ça se fait que la brigade de nuit ne t'a pas tué ?

— La brigade de nuit ?

— Ben oui, c'est ceux chargés d'éliminer ceux qui savent, pour les vampires…

Il a plissé les yeux d'un air suspicieux, comme s'il se demandait soudain si je ne rusais pas pour mieux le prendre en traître. Une brigade de nuit, des vampires… On nageait en plein délire. Et ça me plaisait. Je ne mesurais absolument pas le danger. À mes yeux, tout ceci tenait du rêve. J'ai pris un air suppliant, celui auquel d'ordinaire personne ne résiste, à part Sandy.

— Tu ne diras rien à la brigade, alors ?

Son visage s'est illuminé. Ce gosse, quand il sourit, on a l'impression que le soleil se lève. Comme quoi ces histoires sur les vampires qui vous glacent le sang avant de le boire, c'est du pipeau. Ou alors ça leur vient en grandissant. Je ne sais pas, je n'ai jamais vu ses parents de près. Je me demande s'il s'est métamorphosé, dix ans plus tard, en beauté froide au sourire carnassier. J'espère que non.

Il a promis de garder le secret.

*

Une étrange amitié a alors commencé. Tous les soirs, nous nous retrouvions dans le verger. Nous discutions de tout et de rien. Rien de trop personnel. Il ne m'a jamais confié aucun détail sur les vampires, je n'ai jamais évoqué devant lui ma vie de rockstar. Nous jouions à faire la course, grimper aux arbres, effrayer les vaches. J'avais l'impression de retrouver l'enfance dont j'avais été privé – des parents qui ne s'entendaient pas et puis trop de succès, trop tôt. Je me disais : promis, quand je rentre, je demande à Sandy de m'épouser et je lui fais quatre ou cinq bébés. Ou six. Et qu'ils ressemblent à Mallaury. Quant à lui, il était tout simplement heureux d'avoir un camarade de jeux, alors qu'il menait la plupart du temps une existence solitaire. Du moins, c'était la façon dont je l'interprétais. Utilisait-il ses pouvoirs vampiriques sur moi, consciemment ou non ? Probablement. Mais qu'importait, tant que la situation nous convenait à tous les deux ?

*

Un soir, nous avons organisé un pique-nique. L'air embaumait la saucisse. Il faisait beau et les habitants du coin avaient ressorti les barbecues. Les joies de la campagne. Voyant Mallaury humer tristement les effluves de viande rôtie que son organisme était incapable de digérer, je lui ai suggéré un pique-nique « vampirique ».

— Comment ça ? avait demandé Mallaury, un peu méfiant.

— Eh bien, on apporte chacun de quoi manger et on s'installe en plein air pour déguster.

Mon petit vampire ayant trouvé l'idée bonne, nous nous sommes retrouvés le soir même au verger. Il a soigneusement étalé une nappe blanche par terre, ce qui selon moi n'était pas un choix très judicieux avec les cerises et surtout, avec ce que nous comptions poser dessus. Mais je n'ai rien dit ; nous avons déballé ce nous avions apporté.

— Alors ça, tu vois, c'est du sang de bœuf, ça du sang de cheval, ça de lapin, ça…

Je regardais, fasciné, les petites bouteilles s'aligner. Je me demandais si le sang de poulet aurait un goût vraiment différent du sang de bœuf. Quant à Mallaury, il considérait avec envie les petites boîtes en plastique garnies de différents mets, préparés par Madame Laniray. Dés de fromage, boulettes de riz, radis, cerises, tranches de saucisson : je n'avais pas faim. Pas de ça, en tout cas.

— Je peux goûter ?

Les deux questions avaient fusé en même temps ; nous avons éclaté de rire.

— Tiens, a déclaré Mallaury en me fourrant une bouteille dans les mains, commence par le lapin, c'est plus sucré. Ceux-là, on les élève et ils mangent plein de trèfle.

J'ai contemplé longuement le liquide rouge avant de me décider à le porter à mes lèvres.

— Bois avant que ça ne coagule, m'a averti Mallaury.

J'ai pris d'abord une toute petite gorgée, laissant le sang glisser sur ma langue. Ce n'était pas la première fois que j'y goûtais. Petit, j'avais souvent léché mes écorchures, en dépit des remontrances maternelles. *C'est sale, il y a des microbes !* Oh, le délicieux goût de l'interdit. Le sang du lapin était plus fade, légèrement écœurant. Mais finalement, pas plus que bien des choses que ma mère, sous prétexte de santé publique, m'obligeait à ingurgiter. En tout cas, je préférais le sang aux choux de Bruxelles…

J'ai barbouillé mes lèvres de rouge et me suis tourné vers Mallaury.

— Je ressemble à un vampire ?

— Non, a-t-il répondu sérieusement. Nous, nous mangeons beaucoup plus proprement. Et puis, tu es trop vieux pour boire du sang.

Il tenait une cerise dans sa main. Nul besoin de poser des interdits alimentaires aux petits vampires, leur organisme se chargeait de leur rappeler violemment qu'ils ne digéraient que le sang à la moindre incartade. Il a entaillé la peau de ses dents légèrement pointues ; le jus du fruit a coulé sur son menton. Il l'a léché avec application avant de le reposer à regret.

— Comment quelque chose peut-il avoir aussi bon goût et me rendre tellement malade ? C'est injuste !

— C'est parce que ces aliments te sont interdits qu'ils te paraissent aussi bons. Si tu pouvais en manger à ta guise, je suis certain qu'ils te plairaient beaucoup moins.

— Pfft, tu parles. C'est nul.

Il a attrapé un cube de fromage qu'il a léché tout aussi consciencieusement que la cerise. Le piquant du radis, en revanche, l'a fait grimacer ; il l'a recraché en vitesse.

— On échange ? ai-je proposé en lui tendant la bouteille de sang de lapin à demi entamée.

À regret, Mallaury m'a tendu le bol de plastique. Les expériences gustatives, c'était bien beau, mais il fallait penser à se nourrir, aussi.

— C'était quand même une bonne idée, a-t-il admis un peu plus tard, alors que nous nous reposions sous les arbres.

La nuit était tombée, l'autorisant à retirer ses habits couvrants, tandis que de mon côté, je me rhabillais, autant pour éviter les moustiques que pour me protéger de la fraîcheur. Je me sentais bien. Contre toute attente, ce séjour à la campagne s'avérait une réussite. Mes idées morbides avaient disparu, remplacées par l'excitation de la découverte. Si j'avais pu me métamorphoser comme Mallaury, je l'aurais fait.

— Tu es fou, a-t-il répliqué lorsque je le lui ai avoué. Tu crois que c'est amusant d'avoir des plaques rouges sur tout le corps et les yeux qui pleurent au moindre rayon de soleil ? De ne pouvoir manger que du sang, du sang et encore du sang ? De devoir nous cacher tout le temps et tuer ceux qui découvrent notre existence ?

Son corps tremblait d'indignation ; je l'ai pris contre moi pour le calmer. Il avait la peau chaude, contrairement à ce à quoi je m'attendais. Même un peu plus qu'un enfant ordinaire. Au début, je croyais qu'il avait la fièvre.

— J'ai juste le sang chaud, comme les animaux, m'a-t-il confié.

Animal ou pas, il aimait les câlins autant qu'un chat. Moi aussi, ça tombait bien. Mes parents ne s'étaient jamais montrés très tactiles, mes camarades me tenaient à distance, Sandy ne désirait avec moi qu'une relation purement intellectuelle, quant à mes conquêtes… Je n'appellerais pas ce que nous faisions des « câlins ». Tant de sexe, si peu de tendresse. Mallaury s'est naturellement insinué dans les failles, au point de bientôt occuper tout l'espace sans que je ne m'en rende compte.

*

Plusieurs semaines ont passé de la sorte, les meilleures de ma vie. Les grands-parents de Sandy ne me demandaient rien, me laissaient vivre ma vie. Je m’adaptais au rythme de Mallaury, dormant une grande partie de la journée pour ne sortir qu’au crépuscule. J’avais conscience de vivre une parenthèse enchantée, mais je ne voulais pas quitter ma bulle. Pour Mallaury, j'étais juste un type un peu paumé, temporairement au chômage. Du fait de son mode de vie, il ignorait tout des réalités du monde extérieur. Et ça me faisait un bien fou d'entrer dans son monde, de n'être plus que moi-même, libre de toute pression médiatique. Traîner avec un vampire… Quel meilleur moyen d'échapper au quotidien ? Je ne voulais pas connaître les détails, savoir s'il lui arrivait de boire du sang humain et comment il s'en procurait. Il n'a jamais tenté de se nourrir sur moi, en tout cas, alors tout ceci tenait un peu du rêve.

*

Bien sûr, cette pause prolongée ne faisait pas les affaires du groupe. Sandy s'impatientait, je lui répondais que j'allais mieux, mais que la guérison prenait du temps. Pour la calmer, je lui envoyais des compositions, des bouts de chansons. J'avais récupéré une guitare, mais mon public se limitait aux vaches. Il faut croire qu'elles sont bonnes conseillères : ces œuvres, sorties plus tard sur l'album *Plume d'ange*, sont de l'avis de la plupart des critiques les plus abouties de notre répertoire.

*

Puis un soir, Mallaury est arrivé en larmes.

— Je pars demain.

J'en ai laissé tomber les cerises que je tenais à la main.

— Où ? Comment ?

— Je ne sais pas. Loin.

Pour la première fois depuis que j'avais fait sa connaissance, il paraissait mal à l'aise. Une attitude tellement contre nature chez lui qu'elle m'a donné la chair de poule.

— Je crois que mes parents se doutent de quelque chose. Ils ne veulent pas prendre de risque.

À cet instant, j'ai pris conscience des dangers qui nous guettaient. Mallaury m'avait pourtant parlé de la brigade de nuit, lors de notre rencontre, mais je me sentais tellement en sécurité dans ce coin de campagne que j'avais simplement balayé l'information dans un coin de mon esprit. Grave erreur.

— Je ne crois pas qu'ils te dénonceront, a ajouté Mallaury comme s'il avait lu dans mes pensées, mais ne cherche pas à me suivre et oublie que les vampires existent. D'accord ?

La bulle avait fini par éclater. Il était sans doute temps de revenir à la réalité. J’ai promis. Il m’a offert en guise de cadeau d’adieu une petite boîte en bois peint dans des teintes bizarres (il était daltonien, en plus du reste) qui contenait ses canines de lait. Lorsque je l’ai serré dans mes bras pour lui dire adieu, j’ai éprouvé l’envie irrationnelle de ne plus le relâcher, de m’enfuir avec lui à l’autre bout du monde. J’avais de l’argent… Mais je n’en ai rien fait et je l’ai regardé s’éloigner dans la nuit.

*

Le lendemain, je suis rentré à Paris après avoir chaleureusement remercié mes hôtes pour leur accueil. Sandy m’a accueilli à bras ouverts. Je lui ai demandé si elle voulait bien se marier avec moi et élever une famille nombreuse, elle m’a répondu qu’elle détestait les enfants et que nous avions un album à préparer. La réponse m'a fait rire. La dépression avait cédé le pas à cette absence totale d'émotions qui me suit toujours aujourd'hui. Comme s'il me manquait une part essentielle de mon âme, depuis ma rencontre avec Mallaury. À tout prendre, cela valait mieux que mon état précédent, alors je m'en suis accommodé. J'ai mis les bouchées doubles pour me faire pardonner mon absence. Les gars ont passé l'éponge et l'ascension vers la gloire a repris. Je n’ai plus jamais eu de nouvelles de Mallaury, je n'ai jamais cherché à en avoir non plus. Il ne me reste que ces dessins pour me convaincre que tout ceci n'a pas été un rêve. Et l’espoir, très profondément enfoui dans mon esprit, que peut-être, un jour…

*

Ce soir, c'est la première représentation de la tournée pour la sortie de notre nouvel album, *Les rois de la nuit.* Bon sang, ce que je peux détester ce costume de vampire et la ridicule mascarade organisée autour ! Maudits soient les auteurs de romans à succès pour adolescentes mettant en scène des vampires disco. Le pire c'est que ça marche. Tout le monde adore. Pourtant si l'on creuse un peu, ces mythes sur les vampires buveurs de sang sont à l'origine de la disparition du peuple de Mallaury. Enfin peut-être qu'ils se nourrissaient de sang humain, à l'époque. Mais qui pourrait penser que mon adorable petit vampire ait pu faire du mal à qui que ce soit ? J'espère qu'il va bien, qu'il n'a pas eu d'ennuis, qu'il n'est pas mort depuis des années sans que je ne sois au courant.

Sandy me colle une bourrade dans les côtes. Je plaque aussitôt mon masque de scène sur mon visage. Tout va bien, braves gens, les vampires sont là… La salle n'est pas trop grande ce soir, je peux observer les spectateurs. Je les dévisage avec curiosité. Que ressentent-ils en écoutant notre musique ? Pourquoi leurs émotions demeurent-elles aussi désespérément hors de ma portée ? Je bombe le torse, j'empoigne mon micro. En scène ! Je suis bon, je le sais. À croire que le vide à l'intérieur, ça fait de l'écho. En pilote automatique, je ne pense plus à rien, que ma voix et mon micro, lorsque mon regard accroche un visage. Je profite d'un passage instrumental pour m'y arrêter. De longs cheveux blonds, un visage très blanc dans lequel brillent des yeux trop noirs… Oh mon dieu. Le temps s'arrête, j'oublie de reprendre ma partie lorsque Chris attaque le passage suivant. Mes musiciens soufflent « psssssssst » en chœur, je suis paralysé. Est-ce qu'il m'a vu ? Question stupide, je suis en plein sur scène. Est-ce qu'il a vu que je l'avais vu ? Je plante là mes partenaires abasourdis, le public qui ne comprend rien, je fonce vers Sélim. Depuis le temps qu'il veille sur moi, mon garde du corps a l'habitude de mes foucades aussi ne lève-t-il même pas un sourcil lorsque je lui demande de s'assurer que le jeune homme au rang « là-bas tu vois, vers la sortie de secours, avec les cheveux longs très blonds » ne sorte pas de la salle sans passer par ma loge. Puis je retourne sur scène comme si de rien n'était. Chris a assuré la transition avec un solo éblouissant, en bon professionnel. Même si le regard noir qu'il m'adresse augure d'une discussion mouvementée après le spectacle. Quant à Tony, s'il pouvait me passer une baguette à travers le corps, il le ferait. Je l'ignore royalement alors que je remonte en scène d'une cabriole. Mon mystérieux spectateur est toujours là, ses yeux trop noirs brillent à la lumière des briquets qui viennent de s'allumer. Je fais signe aux musiciens de changer de vitesse. Ce soir, je compte bien me surpasser. Peu à peu je me concentre de nouveau sur ma voix, les mouvements de mon corps, les réactions du public… et je la sens, cette étincelle qui couve toujours sur la cendre. Mon cœur bat à l'unisson de la salle, l'émotion, enfin, enfin déferle.

Grâce à lui.

Les spectateurs apprécient. Un rappel, deux… ça bouge dans la salle. Merde, il en profite pour s'éclipser. J'espère que Sélim veille au grain. Il est temps que ça s'arrête. *That's all, folks*. Plus de rappels, ce sera pour la prochaine. Comptez sur notre label pour vous informer de nos prochaines dates de tournée. À peine dans les coulisses, Tony m'attrape le bras, il veut discuter. Je me dégage, ça peut attendre. Nous passons déjà notre temps à nous engueuler, au moins ça nous fera un bon sujet pour la prochaine fois. Mais si Chris s'y met… Je suis sauvé par Sélim qui m'annonce que j'ai de la visite dans ma loge. J'échappe de peu aux griffes de mes partenaires, ce n'est que partie remise. Sur le chemin de la loge, Sandy s'approche à son tour, je m'excuse, non là vraiment je ne peux pas. La porte claque derrière moi.

J'écarquille les yeux pour m'habituer à la pénombre. Il aurait pu allumer les lumières… Mais c'est vrai qu'il voit mieux que moi dans le noir. Il est resté debout, bras croisés, face à la porte. Je l'examine sans scrupules de la tête aux pieds et mon cœur se serre. Il ressemble à l'un de ces clichés qu'on fait des vampires, justement, on dirait la photo de l'un de nos albums de promo. Silhouette longiligne et musclée, il doit bien faire une tête de plus que moi, à présent, de longs cheveux blonds attachés en catogan sur la nuque, des vêtements noirs moulants (comme quoi Sandy n'a pas l'apanage du mauvais goût) et des yeux… tout noirs. Trop pour être vrais. Des lentilles, probablement. Après, est-ce que le noir fait plus discret et esthétique que le rouge, ça se discute. Ah oui, il est d'une beauté à tomber, aussi. Il a perdu les rondeurs de l'enfance pour des courbes qui doivent faire bouillir les hormones des femmes à dix lieues à la ronde. Si ce n'est pas un cliché vampirique, ça, je veux bien être pendu. Mais bon, c'est peut-être juste lui, hein, pour ce que j'en sais. J'aurais dû mieux me renseigner.

— Bonsoir, Mallaury. Ça fait plaisir de te revoir.

Au moment même où je prononce ces mots, je me demande si j'ai raison. Il n'est plus mon petit compagnon d'il y a huit ans (huit ans, déjà ?). C'est un inconnu qui se tient face à moi. À se demander comment j'ai pu le reconnaître, de loin. Un tour de magie vampirique ? Je n'aurais peut-être pas du boire du sang, lors du pique-nique. Puis il me sourit et tout s'éclaire. Le sourire n'a pas changé lui, il fait un peu étrange dans ce visage d'adulte, mais il me réchauffe toujours le cœur. Il comble les failles, me fait sentir complet, enfin.

— Bonsoir, répond-il. Tu chantes bien.

La voix s'est transformée aussi, à l'avenant de tout le reste. Je me demande s'il m'a menti, à l'époque, en m'affirmant que les vampires n'étaient pas dangereux ? À son allure, je commence à éprouver des doutes.

— Merci. Qu'est-ce que tu deviens ?

Je parle à un vampire et je lui demande des nouvelles comme à un pote que je n'aurais pas vu depuis des lustres, c'est n'importe quoi. Je ne sais plus sur quel pied danser. La porte de la loge s'ouvre en grand. Merde, c'est trop

demander un peu de tranquillité de temps en temps ? Le visage de Sandy s'allume d'une lueur que je connais trop bien lorsqu'elle aperçoit mon visiteur : elle vient de basculer en mode « chasseur ». Mallaury l'accueille d'un sourire innocent.

— Bonjour, je m'appelle Sandy Callaghan, se présente-t-elle d'un ton sucré bien éloigné de ses habituels coups de fouet à mon égard — qui aime bien châtie bien, prétend-on. Vous êtes un admirateur du groupe ?

— En réalité, Nathan et moi sommes de vieilles connaissances.

Velours contre miel, l'affrontement promet d'être intéressant. Mais connaissant Sandy, le gosse va se faire dévorer tout cru. D'ailleurs, c'est une bonne question, au fait, il a quel âge ? Ça compte, le détournement de mineur, chez les vampires ? Mais non, ils ne sont pas censés exister. Pas de victime, pas de délit, c'est le crime idéal.

— Alors Nathan, tu ne fais pas les présentations ?

Cette fois, j'entends le fouet claquer ; le miel c'est toujours pour les autres.

— Sandy, je te présente Mallaury, mon copain. Mallaury, je te présente Sandy, ma copine.

Les deux me renvoient un regard noir, Mallaury à cause de ses lentilles, Sandy parce qu'elle n'a aucun sens de l'humour. Heureusement pour moi, Mallaury éclate de rire. On dirait qu'un millier de perles cascadent sur le sol de la loge. L'attention de Sandy se détourne aussitôt de mon cas pour se reporter sur le sien, nettement plus intéressant.

— On pourrait aller discuter tranquillement quelque part ? propose-t-elle.

— Excellente idée, approuve-t-il, je connais un petit bar ouvert toute la nuit qui…

Pour ma part, je trouve que c'est le plus mauvais plan qu'on m'ait proposé depuis que nous avons piraté le circuit audio du lycée pour diffuser nos titres. J'ouvre la bouche pour objecter, mais mon amie-et-néanmoins-manager m'adresse son regard le plus ta-gueule-si-je-te-laisse-seul-tu-vas-encore-faire-des-conneries. Comme si c'était mon genre. Un dernier fond d'honnêteté me pousse toutefois à ravaler mes protestations avant de leur emboîter le pas. Il se pourrait que je ne sache que faire face à mon vampire monté en graine. La présence de Sandy me rassure ; ce n'est pas elle qui se ferait sucer le sang au fond d'une ruelle. La main de Mallaury effleure la mienne alors que nous sortons de la loge.

— Tu as peur de moi ?

Quelque chose sur son visage à mi-chemin entre la peine et la colère m'incite à nier, malgré le frisson d'angoisse qui me vrille l'estomac. Celui-ci disparaît dès que le sourire s'épanouit de nouveau sur le visage du vampire. Voyons, j'ai passé six mois avec lui, je sais bien qu'il n'est pas dangereux. Il n'a même pas de longues canines, comment pourrait-il percer la peau de ses victimes pour en boire le sang ? À moins de les égorger au préalable… Je

chasse résolument cette pensée parasite.

— Non. Tu m'as manqué.

Cela au moins, c'est la vérité. Je n'ai jamais retrouvé, au cours de ces huit ans, de relation semblable à celle que j'ai partagée avec lui. Était-ce parce qu'il n'était qu'un enfant ? Était-ce parce qu'il est un vampire ? Car je ne peux nier l'attrait qu'il exerce partout où nous passons. Même Sandy semble fascinée et pourtant je suis bien placé pour savoir qu'elle ne perd pas facilement la tête. Je la laisse mener la conversation. Mallaury répond avec une aisance surprenante pour quelqu'un censé avoir passé sa vie à l'écart du monde. Je suis sous le charme, encore. Jusqu'à ce qu'il se retourne vers moi pour m'interroger sur mon métier. Ce métier dont j'avais soigneusement omis de lui parler, à l'époque. À présent, il veut tout savoir. Ce que ça fait de chanter devant des milliers de spectateurs. D'exercer un *pouvoir* sur eux. Pouvoir ? Ses yeux brillent malgré les lentilles. Est-ce de l'avidité que j'y lis ? Sandy rigole. Le pouvoir, ça la connaît. Elle aime ça. Je dirais même qu'elle se shoote à ça. Elle mène ses artistes à la baguette, c'est un fait bien connu. Moi… Je n'en ai rien à faire, de leur pouvoir. Je chante parce que j'aime ça, c'est tout. Enfin, parce que j'aimais ça, avant que le néant ne m'engloutisse. La foule fait partie du décor. Et remplit les caisses, au passage. Mais ça ou des vaches, ça ne fait pas grande différence pour moi. Les deux autres me regardent avec commisération.

— Tu ne te rends pas compte, souffle Mallaury.

Non, je ne crois pas. J'ai l'impression de me trouver au bord d'un précipice, j'ai la tête qui tourne et envie de voler. Après le vide, le trop-plein d'émotions me submerge. Le passé et le présent s'emmêlent dans mon esprit au point que je ne parviens plus du tout à analyser ce que j'éprouve pour lui. Je cherche les traits de l'enfant innocent dans ceux du séducteur. Peut-être ne fait-il que jouer un rôle ? Je dois en avoir le cœur net.

— Tu habites dans le coin ?

— Pas du tout, je dois encore me trouver une chambre d'hôtel pour la nuit.

Si cela ne ressemble pas à une perche olympique, je veux bien être pendu. Je la saisis au bond :

— Tu peux partager la mienne, il y a bien assez de place pour deux.

Sandy proteste, elle se le serait bien gardé pour elle. Elle m'adresse un regard d'avertissement. Qu'est-ce qu'elle croit ? Je ne mange pas de ce pain-là. Je veux juste… Je ne sais pas exactement, mais je dois le voir, seul à seul. Nous revenons ensemble à l'hôtel, mais dès que nous nous sommes séparés, Mallaury change du tout au tout. Son sourire se fait plus sincère, ses traits plus légers, ses gestes sautillants. Je retrouve le visage de l'enfant vampire, le temps de l'innocence. Lorsqu'il me serre dans ses bras, une odeur de cerise monte à mes narines.

— Pardonne-moi, je dois savoir me tenir en société… Mais avec toi, je sais que je ne risque rien, je peux me montrer tel que je suis.

— Et qui es-tu, Mallaury ?

— Je suis ton ami.

— Un ami vampire…

Il pose un doigt sur mes lèvres. Mon souffle se suspend. Je n'ai peut-être pas d'intentions douteuses, mais lui ?

— Ne prononce pas ce mot-là. D'accord ? Les vampires n'existent pas.

— Mais…

— C'est pour ton bien, Nathan. N'oublie pas que certains mots peuvent tuer.

Je rêve ou il me menace ? Il me sourit de nouveau, s'empare d'une cerise dans la corbeille de fruits posée à côté du téléviseur (certaines choses ne changent pas) et l'avale en souriant.

— Tu vois ? Plus de sang, que du bonheur.

Je me demande comment une telle chose est possible. Mais il est évident qu'il ne me répondra pas, alors je l'aide à s'installer sur le canapé et me contente d'espérer qu'il ne me videra pas de mon sang durant la nuit.

*

Dès le lendemain, mon ami dont-je-ne-dois-pas-révéler-la-nature s'incruste sur la tournée. Et tout le monde semble trouver sa présence parfaitement normale. Y compris mes camarades qui trouvent toujours à redire à tout, y compris Sandy, sous le charme, y compris le personnel technique et même mon garde du corps. J'ai l'impression d'avoir sombré dans une dimension parallèle. Comme les horaires des concerts nous condamnent à un rythme de vie nocturne, sa petite particularité passe inaperçue. Et la nuit… La nuit, il partage ma chambre, par mesure d'économie. Quelle blague ! Je devrais le mettre à la porte, mais je n'ose pas. En partie parce que j'ai peur des représailles. En partie parce que sa présence m'est précieuse. Quand il se trouve dans le secteur, les émotions n'ont aucun mal à parvenir jusqu'à moi. Après des années à me promener le nez émotionnellement bouché, j'ai l'impression de respirer de nouveau.

Je dors comme un bébé, je n’ai plus besoin d’aucun de ces médicaments qui servaient de béquille à mon existence. Alors, si la situation convient à tout le monde…

*

Dix jours plus tard, Sandy lui propose un poste d’assistant. Personne ne s’étonne.

— Comment tu fais ça, Mallaury ?

— Comment je fais quoi ?

Il joue sur l'innocence que lui confère son visage d'ange. Je finis par me croire paranoïaque. En peu de temps, il s’est intégré au paysage. Même cette brute épaisse de Tony se montre aimable avec lui. Je bénéficie au passage de ses retombées de courtoisie. Cela se ressent dans l’atmosphère de travail. La tournée fait un carton. Chris en attribue tout le mérite à notre dernier album. Je suis le seul à savoir que cela n'a rien à voir avec les titres et tout avec les émotions qui continuent d'affluer, soir après soir. Mais comment l'expliquer ? Même Mallaury fait semblant ne pas savoir de quoi je parle, quand je tente d'aborder le sujet avec lui.

*

Deux semaines plus tard, je me réveille en pleine nuit pour constater que mon colocataire a découché. Je me roule en boule sous la couette. Ce ne sont pas mes affaires. Mallaury est un grand garçon, à présent. Je m'efforce de repousser l'idée qu'il est aussi un vampire, comme si cette seule pensée allait faire surgir des monstres du placard. Pour ma part, je n'ai pas touché à une fille depuis le début de la tournée. Pas tellement parce que Mallaury partage ma chambre (on peut toujours s'arranger), mais parce que chaque concert me laisse vidé émotionnellement et physiquement, comme si j'avais eu des orgasmes multiples. Voilà pourquoi je dors d'habitude comme une souche. Cette nuit-là, pourtant, je mets longtemps à me rendormir.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, je constate que Sandy arbore des traits tirés, les yeux cernés. Sa main qui me tend un gobelet de café en carton tremble. Depuis combien de temps se trouve-t-elle dans cet état ? Comment n'ai-je rien vu plus tôt ? Mallaury parvient-il à ce point à me faire oublier tout le reste ? Lorsque je lui pose la question, elle m'affirme qu'elle se porte comme un charme.

— Juste un peu de surmenage, tu sais comment c'est en tournée. Vous avez un tel succès, en ce moment !

— Est-ce que tu couches avec lui ?

Inutile de préciser qui est le « lui ». Elle ne me répond pas tout de suite, s'allume une cigarette, aspire une première bouffée, souffle.

— Et alors ? Tu es jaloux ?

Je me pose sincèrement la question. Suis-je jaloux ? Pas dans le sens où elle l'entend, sans doute, mais… possessif, oui. Je voudrais garder Mallaury pour moi seul, pour le protéger ou protéger les autres, je ne saurais dire. J'ai peur pour Sandy, d'un coup. Et je ne peux rien dire à mon amie, puisqu'elle ignore ce qu'il est réellement. Je me prends à penser que je l'ignore aussi.

— Tu devrais arrêter, je trouve que ça ne te réussit pas. Et puis je croyais que tu ne voulais pas mélanger travail et vie privée.

— Disons qu'il constitue une exception.

— Mais c'est encore un gamin !

— Nathan, il n'y a bien que toi qui le vois encore comme ça.

Je le vois différemment des autres, c'est sûr, mais moi je sais… Je sais et je ne peux rien dire ou je mourrai. Mallaury a bien insisté sur ce point. Je me demande si cette histoire de garde de nuit est véridique, finalement, ou s'il agite cette menace pour me contraindre au silence. Qu'importe. Je n'ai pas assez de volonté pour lui résister. Et quand bien même je révélerais sa nature au monde entier, qui me croirait ?

— Je m'inquiète pour Sandy, lui confié-je quand nous nous retrouvons.

— Elle ira mieux quand la tournée sera finie. Tu as l'habitude, non ?

Non, justement. Mais une fois de plus, il me déstabilise, me fait douter.

Si Sandy elle-même estime qu'il n'y a rien d'anormal, pourquoi irais-je m'inquiéter ?

*

Je m'inquiète pourtant quand Sandy est victime d'un malaise juste avant la fin de la tournée. Quand je lui rends visite à l'hôpital, je demande tout de suite s'il s'agit d'une anémie. Le docteur semble surpris de ma question. Le mot « surmenage » refait son apparition. Aucun problème physique n'explique l'état de fatigue générale de mon amie. Un peu de repos et tout rentrera dans l'ordre.

Mallaury m'a suivi, bien entendu, et n'a pas perdu une miette de notre échange. Quand nous nous retrouvons dans le couloir, après avoir conseillé à Sandy de se reposer, il m'adresse un sourire narquois.

— Que t'imaginais-tu ? Je t'ai déjà dit que je ne me nourrissais plus de sang.

Il passe un bras en travers de mes épaules.

— Fais-moi confiance.

Sa voix est douce, j'ai tant envie de m'y abandonner. J'enfouis mon visage dans son cou, respire le parfum de la cerise. Je suis bien. Pourquoi me torturer l'esprit alors que je peux m'en remettre à lui ?

*

Tout le monde s'en remet à lui. Il remplace Sandy au pied levé, avec toute la compétence que lui vaut son charisme, ou son habileté à manipuler les gens, je ne sais. Lorsque je m'ouvre à Chris de mes doutes, il ouvre de grands yeux :

— Je croyais que vous étiez amis.

— Oui, mais…

— Tu lui reproches quoi, exactement ?

J'en reste muet. Quoi ? Rien, absolument rien. Si ce n'est sa nature de vampire, bien entendu. Mais ce n'est pas un argument que je peux opposer à Chris. Notre mode d'existence particulier fait que personne ne s'est jamais avisé qu'il ne sortait que la nuit. Il mange peu, certes, mais assez pour donner le change. Il est d'ailleurs excellent cuisinier et n'hésite pas à mettre ce talent à profit pour charmer davantage l'équipe.

— Jusque-là, ajoute Chris, il nous a plutôt porté chance.

C'est incontestable. Nous battons des records d'audience, nos titres se vendent comme des petits pains, et sur le plan personnel, je ne me suis jamais aussi bien porté, aussi bien physiquement que moralement. Seule ombre au tableau, l'état de Sandy et ce vague pressentiment qu'il se passe quelque chose d'anormal. Mais peut-être celui-ci est-il dû au fait que je connaisse la nature de Nathan. Si tel n'était pas le cas… Non, je n'ai rien à lui reprocher.

*

Le dernier concert est un triomphe. Dans mon faux costume de vampire, je me sens tout-puissant. Les émotions de la foule me parviennent comme des flots d'énergie enivrants. Lorsque je sors de scène, je plane à deux mètres au-dessus du sol. Hélas, Mallaury ne me laisse pas le temps d'en profiter. Il m'oblige à me retirer dans ma chambre au prétexte que nous devons nous lever tôt pour aller chercher Sandy à l'hôpital. Le remords d'avoir momentanément oublié mon amie-et-néanmoins-manager me convainc de le suivre.

Il me propose un massage alors que je m'effondre sur le lit avec un soupir de bien-être. Toujours en plein trip, je ne réagis pas lorsqu'il m'enlève mon T-shirt. Ma tête bascule en arrière comme si j'offrais ma gorge à ses dents. Je n'ai pas peur. Ses doigts touchent mes épaules, chassant toute réflexion, toute pensée concrète. Je m'abandonne entre ses doigts comme de la pâte à modeler. Il n'y a rien de sexuel dans la façon dont il me touche, mais c'est pourtant très érotique. Comme de chanter à poil devant des milliers de fans. Non… Les pensées s'embrouillent dans ma tête alors que les émotions du concert remontent à fleur de peau. Petit à petit, je sombre dans le sommeil.

Je me réveille dans l'obscurité complète. J'ai chaud. Je ne tarde pas à réaliser que c'est parce qu'un autre corps se trouve emboîté contre le mien, ses bras passés autour de ma taille ; son souffle me chatouille la nuque. Je reconnais Mallaury à sa chaleur anormale. Je bondis. Tente de bondir, plutôt : son étreinte me retient contre le matelas. Son allure gracile dissimule une force surhumaine.

— Mais qu'est-ce que tu fais !?

Il lève sur moi un visage de petit garçon ensommeillé.

— Je dors.

— Dans mon lit ?

— J'ai fait un cauchemar.

J'ai l'impression d'avoir fait un saut dans le passé, de me retrouver de nouveau face à l'enfant coincé dans son arbre qui implorait mon aide. Je grogne dans un dernier sursaut de lucidité :

— Et tu dors toujours sans pyjama ?

— Le peau à peau possède des vertus calmantes, on utilise ça pour les prématurés. Rendors-toi, maintenant.

Que ce soit la fatigue ou le ton employé, je sens mes paupières se refermer et sombre de nouveau dans un sommeil sans rêves.

*

Chris arrive en même temps que le room service. Bruyant, casse-pieds, comme d'habitude. Je grogne, j’ai du mal à ouvrir les paupières et mon niveau d’énergie avoisine le zéro absolu.

— Tu comptes te faire deux nuits d’affilée ? interroge Chris en ouvrant les rideaux.

Une lumière rasante envahit la chambre. Je parviens à soulever les paupières assez haut pour lire l'heure sur le réveil-matin.

— Dix-huit heures !?

Où est passé Mallaury ? Non que je me plaigne de son absence, d'ailleurs, si Chris l'avait trouvé dans mon lit, il aurait fait un scandale, mais… Des images confuses de la veille au soir me traversent l'esprit.

— La prestation d’hier soir a dû t’épuiser, rigole Chris. Le public était en feu. À moins que tu n'aies trouvé de la compagnie en cours de route ?

Ça ne me fait pas rire. Je me sentais bien après le concert, au contraire. C’est la nuit passée contre Mallaury qui m'a réduit à l'état de serpillière. Je comprends mieux ce qui est arrivé à Sandy, si elle a partagé son lit toutes les nuits.

— Mange, m’ordonne Chris, tu te sentiras mieux après.

Il a raison. Après avoir vidé l’intégralité du plateau, pourtant copieux, mon moral comme mon état physique se sont nettement améliorés, au point que mes craintes m’apparaissent ridicules. Je me fais des idées. La tournée m'a fatigué, tout comme Sandy. Comment Mallaury m'aurait-il drainé de mes forces alors que, j'en suis certain, il n'a pas bu mon sang ? Peut-être n'a-t-il rien d'un vampire. Peut-être sa maladie de peau l'a-t-elle poussé à inventer cette fable. Le goût du sang de lapin remonte dans ma gorge. Cela aurait été pousser la plaisanterie un peu loin, quand même. Et puis, quelque chose ne tourne pas rond chez lui, vampire ou pas.

Je devrais trouver la force de le renvoyer, mais je ne peux pas. Quelque chose chez lui me paralyse, m’effraie et m’attire à la fois. Est-ce cela que ressentent les victimes hypnotisées par un serpent ? Je me sens comme Mowgli face à Kaa, dans *Le Livre de la Jungle*. Il ne me reste plus qu'à espérer qu'avec la fin de la tournée, tout rentre dans l'ordre.

*

Le même scénario se répète pourtant à chaque concert. Mallaury a profité de l'absence de Sandy pour inscrire le groupe à un maximum de manifestations, festivals, scènes musicales, plateaux de télévision, tout est bon. Le film est bien rôdé : le concert, le flot d'énergie qui semble irradier mon corps entier, Mallaury, le massage, le peau à peau et au matin la sensation d'épuisement. Je cesse de lutter, c'est inutile, et puis cela ne me fait pas de mal. L'afflux d'énergie me procure un plaisir sans pareil, comparable à un orgasme, alors que je trouve relaxante la fatigue qui le suit. Jamais je n'ai si bien mangé, jamais je n'ai si bien dormi, jamais je n'ai si bien chanté, alors de quoi me plaindrais-je ?

Quand Sandy peut enfin sortir de l'hôpital, elle approuve sans réserve les initiatives de Mallaury. Celui-ci devient indispensable pour le groupe. Il reprend également sa liaison avec Sandy. Son absence dans mon lit me soulage et me laisse en même temps empli d'un vide immense. J'adjure mon amie de faire attention.

— Enfin, Nathan, qu'est-ce qui te gêne ? Tu es jaloux ?

Je l'aurais peut-être été à une époque. Là, je suis seulement inquiet. Inquiet de la voir dépérir de nouveau, à partir du moment où les concerts s'arrêtent. Inquiet de n'oser lui avouer franchement les choses au sujet de Mallaury. Inquiet de me dire que peut-être, c'est juste moi qui perds la tête. Chaque fois que je tente de parler à Mallaury, la conversation se noie dans le brouillard. Bien sûr, il jure qu'il ne me fera jamais de mal. À moi, peut-être pas, mais aux autres ? Je me sens comme un chien qui aime le collier qui l'étrangle. Je ne parviens plus à distinguer le rêve de la réalité. Il faut croire que c'est bon pour notre musique : nos albums se vendent par dizaines de milliers.

*

Juste avant la sortie de notre nouvel album, Mallaury rompt avec Sandy. Mon amie en conçoit un véritable désespoir, tel que je ne lui en ai jamais connu. Elle si fière s’abaisse à le supplier. Une bile amère me remonte dans la gorge. Si Mallaury a pu la détruire, elle que je croyais inoxydable, que me fera-t-il à moi, moi qu'il vient retrouver après chaque concert, moi qui n'ai jamais eu la force de le repousser ? Je tente de consoler Sandy, sans pour une fois en profiter pour demander plus. J’ai perdu cette envie-là, comme toutes celles qui ne sont pas reliées à la musique. Elle me repousse :

— Lâche-moi ! C’est ce que tu voulais, non ?

Je ne peux pas le nier. Une fois de plus, tout le monde semble trouver la situation normale : les liaisons, les ruptures, ça arrive tous les jours, même pas de quoi faire la une de la presse people. Ce qui fait la une, en revanche, c’est le jour où Sandy se tue dans un accident de voiture. Elle roulait trop vite, trop tard, trop ivre. « Ces gens du spectacle, tous pareils », diront les journaux. Moi, je sais qu’elle n’avait plus le goût de vivre, sans Mallaury. Elle qui me paraissait si forte, il lui aura tout pris. Pourtant ce soir-là, c'est entre ses bras que je pleure, inconsolable. Il me répète qu’il sera toujours là pour moi, qu’il s’occupera de moi, qu’il ne me fera jamais de mal. Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il m'aime. Parce que c'est faux. Il ne m'aime pas. Il m'utilise. Oh oui, Mallaury est un vampire ! Mais ce n'est pas de sang dont il se nourrit.

*

La vie continue, malgré le trou béant laissé par l'absence de Sandy. Sur la pochette de notre nouvel album, nous avons tous des oreilles poilues et les pupilles orange. Les loups-garous ont remplacé les vampires, mais Mallaury est toujours là. Après chaque concert, il partage mon lit. J’ai renoncé à avoir une vie privée et à me demander ce qu’il faisait exactement. Je ne tiens pas à connaître les réponses ou peut-être n’en ai-je plus la volonté, peu importe. Mon esprit s’enfonce dans un bien-être ouaté semblable à ce qu’on peut éprouver sous certaines drogues, sauf que je ne prends rien. Mallaury a de l'énergie pour deux. Il me traîne derrière lui comme une marionnette, y compris en boîte de nuit. Dès que nous entrons, une nuée de filles lui saute dessus. Qui résisterait à la beauté d’un vampire ? Je reste assis au bar, des chansons plein la tête comme si mon esprit sublimait l’énergie que mon corps ne possède plus. Une ou deux filles me font des avances que je décline. Je n’ai plus ce genre d’appétit. Je me nourris désormais des émotions de la foule, de la formidable vitalité que dégagent ces centaines de personnes réunies dans une salle. Mon regard erre sur la salle bondée. Je regarde Mallaury danser au milieu de ses admiratrices et j'ai beau résister, résister de toutes mes forces, la musique monte comme une marée et la vague finit par m'emporter.

Dès que je commence à chanter, un attroupement se forme autour de moi. J'entends mon nom se répandre dans les rangs comme une traînée de poudre. Mallaury m'adresse un clin d'œil. Ce soir, lui aussi aura sa dose. Je chante, je chante jusqu’à sentir les sensations familières affluer dans mes veines. Je lève les yeux vers les spots accrochés au plafond. Ils brillent si fort ! En levant un peu les bras, je pourrais m’envoler. Je vole et des yeux rouges me guettent dans la pénombre, une langue gourmande passe sur des canines juste un peu trop grosses, souvenir de son enfance. Si j'avais su… Mallaury est ma perte et mon salut, mon péché et ma rédemption. Il attend le moment de me ramener chez moi, quand j'aurais drainé assez d'énergie de la foule. Du bout des doigts, il me déchargera de toutes les émotions que j’ai emmagasinées, jusqu’à ce que je ne sois plus qu’une feuille de papier vierge entre ses mains, jusqu'à m'ôter jusqu'à la conscience même de ma propre existence.

Et demain, un nouveau concert, un nouveau public, de nouvelles émotions. Encore, encore et encore jusqu'à la fin des temps. Ne prétend-on pas que les vampires sont éternels ?

L'auteure
Anne Rossi

Anne Rossi écrit depuis un temps que les moins de vingt ans ne doivent pas connaître... À l'époque, Buffy dégommait du vampire pendant qu'une bande d'amis se donnait rendez-vous au 425 Grove Street. On écrivait sur des cahiers, au dos de feuilles de cours, sur des feuilles volantes glissées entre les pages d'un livre et souvent perdues. Avec l'arrivée d'Internet, est arrivé le temps de la lecture en ligne, webfeuilletons, fanfictions et autres sites de partage d'écriture. Après avoir longtemps gravité au sein de ces communautés, Anne s'est lancée dans le défi de la publication et s'est alors naturellement tournée vers le numérique, étant elle-même une grande lectrice dans ce format (souvenir de la première liseuse lancée sur le marché français, très pratique pour lire d'une main avec un bébé sur l'autre bras). Romance, fantasy, fantastique, m/m, elle s'est essayée à tous les genres et à tous les formats, avec une préférence pour les séries.

Retrouvez-la aussi ici :
Son site : http://www.annerossi.fr/
Facebook : https://www.facebook.com/pages/Anne-Rossi-Auteure/148617505267425

Envie de plus ?

Vous ne voulez pas manquer l'un de nos titres ? Alors n'hésitez pas à vous inscrire à notre newsletter pour recevoir tout un tas de contenu exclusif : extraits, interviews, concours et plus encore !

Des questions ? Contactez-nous : info@reines-beaux.com

Retrouvez tout notre catalogue sur www.reines-beaux.com…